

## DIX-HUITIEME DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE B

**Ex 16,2-15**

**Ps 78(77)**

**Ep 4,17-24**

**Jn 6,24-35.**

### *Jésus, l'unique recours pour calmer la vraie faim*

L'Evangile de ce dix-huitième dimanche du Temps Ordinaire signe le début d'un pénible débat qui nous tiendra en haleine pendant quatre dimanches successifs. Pour comprendre ce débat il semble nécessaire de cerner l'identité des participants et le genre littéraire dominant.

**Les participants.** Jésus et ses opposants désignés comme la *foule*, les *Juifs* ou encore *quelques-uns de ses disciples*. Qui sont donc les Juifs ? Le terme ne peut manquer de renvoyer à une ethnie incluant Jésus lui-même, même quand il semble s'en détacher pour parler de "vos pères", mais sous la plume de Jean, le terme représente le type de gens opposés au Christ, que ce soit ceux qui l'ont crucifié ou ceux qui rejettent son salut.

**Le genre littéraire dominant** dans le débat, c'est le quiproquo, c'est-à-dire, la méprise qui consiste à *prendre une chose pour une chose*. Le quatrième Evangile excelle dans le quiproquo quand on pense, par exemple, à celui qui anime la conversation entre Jésus et la Samaritaine à propos du terme "eau" (cf. Jn 4). C'est le même phénomène qui prévaut ici à propos du terme "pain" que Jésus entend dans le sens de pain impérissable de son Corps (eucharistique) et que les Juifs entendent dans le sens premier de nourriture pour le corps. Jésus est le meneur du quiproquo, tandis que les Juifs en sont victimes, aveuglés qu'ils sont par trois erreurs dues à la disposition de leur mentalité.

**La première erreur**, c'est la nostalgie du passé. A peine ont-ils mangé le pain multiplié que les Juifs mettent Jésus au défi : *quelle œuvre vas-tu faire ?* C'est là qu'ils se souviennent de la manne du désert, comme pour dire : "hier, tu as multiplié du pain, mais nos pères avaient déjà vu de pareilles merveilles !" On trouve souvent chez l'homme ce vice de recours au passé comme un temps meilleur que le présent. La première lecture illustre cela en reproduisant la

patente injustice d'Israël qui, face aux aspérités du désert, reproche à Yahvé et à Moïse de l'avoir libéré de l'esclavage du pays d'Égypte. Là, on ne reconnaît plus le peuple qui avait crié vers Dieu sous l'oppression de Pharaon, ni celui qui avait chanté les merveilles de Dieu après la traversée de la Mer Rouge, à travers les cantiques de Moïse et de Myriam (cf. Ex 15). Saint Augustin les corrigerait en disant que les temps anciens sont estimés meilleurs parce qu'ils ne sont pas notre temps. Cessons donc de déformer le passé devant les difficultés du présent !

**La deuxième erreur**, c'est de se tromper de faim. La faim guette toujours le vivant et encore plus l'homme conscient et raisonnable. Dans le cas présent, le diagnostic de Jésus, solennellement posé, c'est que les Juifs se trompent de faim : *Amen, amen, je vous le dis : vous me cherchez, non parce vous avez vu des signes, mais parce que vous avez mangé du pain et que vous avez été rassasiés*. Jésus aurait souhaité les voir décoller du signe du pain multiplié pour s'orienter vers la réalité du pain de *son corps donné pour la vie du monde*. Malheureusement, les Juifs campent toujours sur *la nourriture qui se perd*, et n'élèvent pas les yeux pour percevoir *la nourriture qui se garde jusque dans la vie éternelle*. Y a-t-il une réelle différence entre les contemporains de Jésus et l'homme moderne ? Ce que l'art culinaire moderne gagne en raffinement n'est-il pas orienté vers le plaisir du ventre ? Et ne ferait-on pas sourire plus d'un en élevant au-dessus de ce plaisir la réception du pain eucharistique ?

**La troisième erreur** se commet sur la piété. Les Juifs ici sont des gens indéniablement religieux, mais apparemment, ce qu'ils attendent de la piété, c'est la satisfaction de leurs besoins : *Seigneur, donne-nous de ce pain-là toujours*. Contre les avantages qu'ils tirent de la piété, ils sont prêts, comme certains chrétiens, à accomplir quelques gestes religieux comme l'aumône, ou rituels, comme la fréquentation de la messe dominicale ou la pratique du jeûne. Une religion mercantile, où l'on donne à Dieu pour recevoir en échange des biens périssables. A ceux-là, Paul rappelle que *la piété est grandement profitable pour qui se contente de ce qu'il a* (1 Tm 6,6) et non pour les insatiables de la matière. Que ces remarques nous orientent vers la pratique de la vraie piété.

Ces dispositions d'esprit que nous venons de relever chez les opposants de Jésus sont propres à faire obstacle à la bonne compréhension des paroles du Seigneur et à les enliser dans le malentendu. Mais pour en sortir et accéder au vrai pain proposé par Jésus, il faut amener les "Juifs" à éprouver la vraie faim, et la vraie faim, quelle est-elle ?

Dimanche dernier, nous avons eu à déplorer la faim du pain telle qu'elle torture une bonne partie de la population de la terre. Cette faim ne sera jamais fausse et aura toujours le

droit de crier satisfaction. Mais au-delà d'elle, il est urgent que l'homme éprouve d'autres faims, celle de la justice, de la paix, de la plénitude, de la pleine communion, bref la faim de l'amour. Pour satisfaire ces faims, Jésus propose de s'atteler à *l'œuvre de Dieu* qu'il définit en termes de *croire en celui que Dieu a envoyé*. Sous forme voilée, c'est de lui-même qu'il parle, se définissant ainsi comme le Messie et le Sauveur, celui qui satisfait toutes les faims et étanche toutes les soifs. Au total, ce que Jésus propose, c'est de n'avoir faim que de lui, de le prendre comme notre seule faim, pendant que lui-même se présente comme le seul pain de notre unique faim. Jésus, cohérent avec lui-même, se propose comme notre faim et notre pain.

Vraiment, comme s'exclameront les Juifs plus tard, *ce qu'il dit là est intolérable*, mais c'est la vérité, et nous continuerons de l'écouter.

AGBATCHI A. Fidèle, Archevêque Emérite de Parakou